

les farolas de tous les groupes tournent ainsi en une sara-bande folle de couleur et de lumière. Puis, viennent les mannequins fantastiques, de grosses caricatures qui se balancent comme des magots de porcelaine.

Les groupes suivent, avec chacun leur propre orchestre qui consiste surtout de bongos, ce tambour long et très mince au son particulièrement profond. Des cloches, des clochettes de tons différents l'accompagnent aussi mais le rythme monotone et sourd vient tout spécialement du bongo. Plus rarement, l'orchestre comprend bongos, maracas, castagnettes et guitares.

Chaque comparsa porte un costume particulier, représente un pays quelconque, une scène de la vie courante ou une épopée de l'histoire cubaine ou espagnole. Il y a les princes, le rajah, le scorpion, les sultanes, les marquis et les gitanes, les Mexicains, les jardiniers, etc. Un couple princier passe dans un minuscule carrosse tiré par deux chevaux blancs. Puis, défilent les seigneurs hindous avec leurs larges pantalons de satin, les vestes toutes brodées et les turbans à aigrettes. Les suit un sinistre charmeur de serpents avec ses reptiles en caoutchouc qui lui font un collier sinueux et heureusement inoffensif. Un fakir déchamé et barbe complète ce tableau fantaisiste d'une Inde romanesque. Des mains soigneusement gantées s'appuient sur de longues cannes et les nobles à perruques passent avec beaucoup de dignité, vêtus de velours et accompagnés de leur dame, les robes à papier de ces dernières chatoillantes sous la lumière qui fait ressortir le fin travail des jupes. Des groupes colorés représentent les anciens jours d'esclavage: les ouvriers dans les champs coiffés de clairs chapeaux de paille, vêtus de blanc orné d'un foulard rouge. Avec une sarcleuse de papier argenté qu'ils portent à la main, ils miment le geste symbolique de couper la canne. La lumière des reverbères du Prado fait briller ces sarcleuses d'un reflet métallique comme si elles étaient 'vivantes'. Derrière des esclaves noirs, vient le gigantesque surveillant de ce troupeau de travailleurs; il a la poitrine nue, il a l'air menaçant et ses gros sourcils bougent frénétiquement dans sa face luisante pendant qu'il fait claquer un long fouet dans l'air. D'autres comparsas suivent: les travailleurs des plantations de tabac, des champs brûlés de soleil, des vergers de beaux fruits tropicaux et puis d'autres groupes, tous en costumes variés et pittoresques.

Mais, le plus fascinant de toute cette manifestation est bien le fait que les comparsas avancent sur le rythme de la conga que leur donnent les bongos. Les danseurs balancent la petite canne qu'ils portent tous sous le bras, se penchent lentement en avant, en arrière, tournent sur eux-mêmes, avancent de quelques pas encore, se jettent un peu de côté en traînant la semelle, puis reprennent leurs pas rythmés. Les bongos inlassables et énervants scandent sourdement cette procession qui recule, avance, va lentement à droite, à gauche. Les participants nous paraissent avoir perdu la notion du lieu où ils se trouvent ou de ce qui les entoure. Complètement sous le charme, un sourire béat entrouvre les grosses lèvres et les yeux langoureux et brillants roulent dans les orbites, se cachent, ivres de plaisir, sous les paupières bleuâtres, pour réapparaître comme des diamants sous les longs cils. Le nègre qui tape sur le bongo le fait avec un entrain et une énergie qui ne se démentent pas car de lui dépend le ton de son groupe et son enthousiasme. Je me sens moi-même soulevée, emportée par le battement des mains sur la peau des tambours. Et je ne suis pas la seule! Un spectacle amusant se passe sur les trottoirs. La musique vivante qu'est le Cubain de toutes couleurs ne peut résister au rythme si entraînant. Entre parfaits étrangers, ils se sont mis à danser aussi, partout, autour des arbres, et des petites tables des cafés de la chaussée et même dans la rue.

Le rythme sourd et têtu des comparsas, le chant des danseurs, les guitaristes qui, de leur côté, sérénadent tous et chacun, les coups de pistolet tirés en l'air, les rires hauts et nerveux, les applaudissements frénétiques au passage de certains costumes particulièrement bien réussis et surtout le bruit de houle que fait cette populace en délire ne sont pas sans m'étourdir quelque peu. Je suis, cependant, sous le charme moi aussi et je me propose de revenir admirer ces parades qui se répéteront fidèlement chaque samedi pendant un mois. Il semble que ce soit là l'expression la plus sincère de l'âme noire et que ces comparsas renferment toute la poésie, le génie du rythme et de la mélodie de ce peuple extraordinaire.